

Introduction

Pourquoi écrire aujourd'hui une introduction à la pensée de Freud ? La question n'est pas absurde. En effet, les bibliothèques regorgent de livres qui lui sont consacrés. Pourquoi alors un nouvel ouvrage ? De plus, l'époque paraît marquée par une crise profonde de la psychanalyse qui serait pour ainsi dire entrée dans l'ère du soupçon. On ne compte plus les attaques virulentes, les mises en question radicales dont elle a fait l'objet ces dernières années. Pourquoi parler encore d'une théorie contestée et d'une pratique concurrencée par d'autres techniques ? À ces questions, s'en ajoute une troisième. Pourquoi inscrire cette présentation aux côtés d'ouvrages introduisant à la pensée des grands philosophes ? En effet, Freud a fait beaucoup pour marquer sa différence à l'égard de la philosophie, des faiseurs de système et auteurs de conceptions du monde.

Notre *Freud, pas à pas* part alors d'un triple présupposé. Nous supposons d'abord l'utilité de réexposer aujourd'hui le parcours de Freud et ses concepts. Notre situation d'écriture ne peut manquer d'éclairer différemment les doctrines. Les préoccupations, les problèmes et les débats de l'époque conduisent inmanquablement à accentuer davantage tel aspect de la découverte freudienne et à faire passer au second plan des éléments traditionnellement mis en avant. Cette relecture constante de l'œuvre freudienne, pour redondante qu'elle puisse paraître, n'en fait pas moins partie de sa vie, de sa survie et de son actualité.

Nous postulons ensuite l'intérêt indéniable que présente l'œuvre freudienne, et donc le fait que cette grande pensée peut nous aider à

penser aujourd'hui. Il nous semble que les idées psychanalytiques sont assez plastiques pour se prêter à la réinterprétation innovante qu'impose peut-être aujourd'hui la remise en question fondamentale à laquelle elles sont confrontées. Ces objections de taille exigent qu'on y réfléchisse et imposent peut-être un redéploiement, une réexposition ou une accentuation différente des pratiques et savoirs analytiques, pour en renouveler l'intérêt et en démontrer l'actualité. Nous supposons que cela est possible et, modestement, nous proposons de présenter au lecteur ce qui nous semble indéniablement vivant dans le texte freudien.

Enfin, nous faisons l'hypothèse que Freud, pour n'être pas philosophe, n'en a pas moins beaucoup de choses à dire à la philosophie. Sans être philosophique, son savoir intéresse le philosophe et modifie la position de certains problèmes philosophiques. Nous pouvons avec Freud reposer autrement des grandes questions et y apporter des réponses différentes.

L'ouvrage a plusieurs objectifs et ambitions. D'abord, ceux d'introduire en douceur une théorie imposante par l'ampleur et la radicalité, en constante évolution, et des thèses souvent plus subtiles et ambiguës que ne le laisse penser la vulgate psychanalytique. Pour ce faire, nous avons choisi pour fil directeur le cours de la vie de Freud. Ces éléments biographiques distillés au fur et à mesure et l'exigence de contextualisation nous semblent favorables à une claire compréhension des théories par la restitution de l'histoire des problèmes et de leurs enjeux. L'exposition chronologique nous paraît aussi exigée par la démarche même de Freud, qui remet sur le métier ses thèses à mesure que s'enrichissent sa pratique et sa culture. Nous avons également opté pour un plan très séquencé, qui permet au lecteur de se repérer facilement dans le livre et aussi d'aller plus directement vers ce qui occupe plus particulièrement sa curiosité.

L'approche philosophique de la pensée de Freud se traduit directement par le développement à l'issue de chaque chapitre d'une grande question qui paraît appelée par le thème abordé : peut-on psychanalyser Freud ? La psychanalyse est-elle une science ? Le corps parle-t-il tout seul ? Peut-on connaître l'inconscient ? La psychanalyse est-elle un rationalisme ou une ouverture sur l'irrationnel ? Comment expliquer le refoulement ? La pensée freudienne est-elle déterministe ? Pourquoi certains tombent-ils malades et

pas d'autres ? Quelle place est-il laissé à la conscience ? Faut-il se détourner de la culture si elle contribue à notre malheur ? À quoi sert et que peut la psychanalyse ?... À ce questionnement, s'ajoute le souci de soulever au fil du texte un certain nombre de difficultés que pose la psychanalyse freudienne. Loin de vouloir en donner une image idéale, ou d'en retracer la légende dorée, nous avons souhaité indiquer l'existence de certains problèmes d'interprétation, de certaines obscurités, de certains points contestables et contestés.

Le principe retenu est celui d'une explication de Freud par lui-même. Autrement dit, nous avons choisi de recourir presque uniquement aux livres de Freud pour exposer les différents aspects de son travail. Cela explique et justifie, d'une part, le très grand nombre de citations tirées de ses œuvres pour illustrer et compléter les analyses, et, d'autre part, l'absence quasi complète de références à une littérature secondaire et aux débats entre les grands commentateurs de la pensée de Freud, excepté sur certains thèmes où cela semblait vraiment utile. Il nous a semblé que ce choix rendait l'ouvrage plus accessible et présentait l'avantage de donner à lire un très grand nombre d'extraits de textes de Freud et ainsi, ce qui reste notre principal espoir, de faire naître chez le lecteur l'envie d'aller lire ces grands livres qui sont ici présentés.

Les extraits sont tirés des *Œuvres complètes* de Freud publiées aux PUF, hormis les textes compris dans les quelques volumes qui n'étaient pas encore sortis dans cette édition au moment où nous avons rédigé cet ouvrage. Presque à chaque fois est précisé le nom du texte d'où est tirée la citation et le numéro du volume dans le cas des *Œuvres complètes*. Après leur première mention, les volumes des *Œuvres complètes* sont notés *OC* accompagné du numéro du volume — par exemple : *OC X*.

1 Origine et premiers pas de la psychanalyse

Les années de jeunesse et de formation. La volonté de savoir La volonté de soigner

Les premières années

Freiberg et après

Sigmund Schlomo Freud est né le 6 mai 1856 à Freiberg, une petite ville de Moravie, province de l'Empire austro-hongrois. À partir du 28 octobre 1918, la ville se trouve sur le territoire tchécoslovaque ; et depuis janvier 1993, elle se situe en République tchèque. Il serait plus exact de dire que celui qui voit le jour à cette date s'appelle Sigismund Freud. On l'appellera aussi « Sigi » pendant son enfance. Il changera son prénom l'année de ses vingt-deux ans (en 1878), préférant se faire appeler Sigmund.

Freud est né dans une famille juive. Son père était même fils et petit-fils de rabbins. On peut être un peu surpris, tant Freud est connu pour ses analyses critiques de la religion, de le voir ouvrir le récit de sa vie par cette déclaration : « Mes parents étaient juifs, je suis moi-même resté juif¹. » Nous y reviendrons. Son père, un homme assez libéral et ouvert, était devenu commerçant. Le commerce se présentait, en

1. « Autoprésentation », 1925, p. 51-122, in Freud, *Œuvres complètes*, Psychanalyse, XVII, 1923-1925, *Névrose et Psychose*, 1992, 336 pages, p. 57.

effet, pour beaucoup de juifs comme la solution sociale et économique aux nombreux problèmes qu'ils rencontraient : persécutions, exclusions et interdictions multiples. Cette profession leur imposait de se déplacer beaucoup. Jacob Freud y sera lui aussi contraint. Il fait commerce de tissus. Mais les temps sont durs, ses affaires mauvaises et il fait faillite. Freud a environ trois ans quand toute la famille est forcée de quitter Freiberg et la Moravie pour la grande ville, la capitale, Vienne, dans laquelle beaucoup espèrent trouver à travailler. Il paraît avoir été très marqué par ce départ et surtout par le long voyage en train — via Leipzig — dont il garda un très mauvais souvenir. On sait qu'il fut longtemps victime d'une appréhension des voyages en train :

« Je suis l'enfant de gens aisés à l'origine, qui, à ce que je crois, avaient vécu suffisamment à l'aise dans ce petit trou de province. Alors que j'avais à peu près trois ans, une catastrophe survint dans la branche industrielle dont mon père s'occupait. Il perdit ses biens et nous dûmes par nécessité quitter cette localité pour aller résider dans une grande ville. Vinrent alors de longues et dures années ; je crois qu'elles ne valaient pas la peine qu'on en tire quelque chose de notable. En ville, je ne me sentis jamais vraiment à l'aise ; je pense maintenant que la désirance pour les belles forêts du pays natal, dans lesquelles, à peine capable de marcher, j'avais déjà coutume d'échapper à mon père, ne m'a jamais quitté¹... »

Le père de Freud est né en 1815. Il pourrait être son grand-père ! Quand il épouse la mère de Freud, Amalia, il a déjà eu deux fils d'un premier mariage, dont l'un aura un petit garçon, âgé d'un an de plus que Freud. Amalia a vingt et un ans de moins que son mari (elle est née en 1836) et lui donnera 8 enfants : Sigismund, Julius, qui mourra à seulement quelques mois, Anna, Rosa, Adolphine (Dolfi), Paula, Marie (Mitzi) et Alexander. Freud semble avoir été très aimé, presque chéri, par sa mère et en avoir retiré un solide sentiment de confiance.

1. « Des souvenirs-couverture », 1899, p. 253-276, in Freud, *Œuvres complètes* Psychanalyse, III, 1894-1899, *Textes psychanalytiques divers*, 1989, 306 pages, p. 265-266. Freud présente la série de souvenirs qu'il analyse dans ce passage comme ceux d'un autre, « un homme de 38 ans ». Une analyse de S. Bernfeld a pu montrer qu'il s'agissait de souvenirs d'enfance de Freud lui-même.

Pauvreté et antisémitisme

La situation financière du père de Freud est plus que précaire. La famille part s'installer pour Vienne, où elle vivra longtemps dans la misère. Jacob Freud ne parvint en réalité jamais vraiment à restaurer sa situation et, tout en appartenant à la société bourgeoise de Vienne, vécu chroniquement sa vie durant avec sa nombreuse famille dans une situation d'assez grande pauvreté. En 1885, la gêne de la famille est telle qu'une sœur de Freud est obligée de se placer comme bonne d'enfants, ce qui, pour cette famille d'origine assez bourgeoise, a pu être ressenti comme une forme de déchéance. Freud a gardé toute sa vie le souvenir cuisant de cette misère, un souvenir d'autant plus vif qu'il a connu longtemps de gros problèmes d'argent, ne parvenant pas à financer ses études, à subvenir aux dépenses de la vie courante ou à acheter des billets de train pour aller voir sa fiancée. Amalia, la mère de Freud, déploya des efforts infinis et des trésors d'ingéniosité pour joindre les deux bouts, faire tourner sa maison et permettre à son fils d'étudier.

Freud ne parle jamais de son enfance à Vienne. Outre la pauvreté, il est confronté à l'antisémitisme de la société viennoise et autrichienne de l'époque. Celui-ci le touche d'abord médiatement. Son père se trouve en butte à l'hostilité de beaucoup de ses contemporains, mais réagit à cela avec une certaine abnégation ou résignation. Il fut très atteint par un épisode de la vie de son père que celui-ci lui raconta alors qu'il devrait avoir dix ou onze ans. Il parle de l'événement dans une page de *L'Interprétation des rêves* :

« C'est ainsi qu'un jour il me fit le récit suivant, pour me montrer combien l'époque où j'étais arrivé au monde était meilleure que la sienne : étant encore un homme jeune, j'étais allé me promener dans la rue, le samedi, dans ta ville natale, avec mes beaux habits, un bonnet de fourrure tout neuf sur la tête. Un chrétien survient, envoie voler d'un coup mon bonnet dans la boue en criant : Juif, descends du trottoir ! "Et qu'as-tu fait ?" Je suis passé sur la chaussée et j'ai ramassé le bonnet, telle fut sa placide réponse. Cela ne me parut pas héroïque de la part de l'homme grand et fort qui menait par la main le petit bonhomme que j'étais. À cette situation qui ne me satisfaisait pas, j'en opposais une autre qui correspondait mieux à ma façon de sentir, la scène dans laquelle le père d'Hannibal, Hamilcar Barca, fait

juré à son petit garçon, devant l'autel domestique, qu'il prendra vengeance des Romains. Depuis lors, Hannibal eut sa place dans mes fantaisies¹. »

Freud au contraire paraît avoir développé tôt une forte résistance face aux persécutions subies par les juifs. Il s'offre par exemple, en 1883, une petite revanche pour l'humiliation subie par son père lors d'une scène de train dont il est l'un des protagonistes et qu'il est fier de raconter à sa fiancée Martha. Dans le train, il avait ouvert la fenêtre de son compartiment pour faire entrer de l'air. Un autre passager exige qu'il la referme, ce que Freud refuse, si aucune autre n'est ouverte. Mais tandis qu'ils parlementent :

« Quelqu'un s'écria du fond du compartiment : "C'est un sale juif !" et du coup, toute l'affaire prit une nouvelle tournure. Mon premier ennemi, devenu lui aussi antisémite, déclara : "Nous autres chrétiens, nous avons le sens du bien général, soumettez donc votre cher petit moi à la règle, etc." Mon deuxième ennemi me fit savoir, avec des injures conformes à son niveau de culture, qu'il allait monter sur les bancs pour me faire voir, etc. Il y a un an, j'aurais été si bouleversé que je n'aurais pu proférer un mot, mais j'ai changé, je n'ai pas eu peur de cette racaille, j'ai prié l'un de garder pour lui ses considérations générales, vu qu'elles ne m'inspiraient aucun respect, et l'autre de prendre la peine de se déplacer pour recevoir la réponse méritée. J'étais tout à fait décidé à l'assommer, mais il n'est pas venu, je me félicite de n'avoir pas usé d'injures, il faut toujours laisser cela à ces Messieurs². »

Freud et Vienne

Freud va nouer une relation particulière avec la ville, dans laquelle il arrive l'année de ses quatre ans : Vienne. C'est pour la famille

1. *L'Interprétation du rêve*, 1899-1900, in Freud, *Œuvres complètes*, Psychanalyse, IV, 2003, p. 234-235.
2. « Lettre de Freud à Martha Bernays du 16 décembre 1883 », traduite par Marthe Robert, in *La Révolution psychanalytique, La Vie et l'œuvre de Freud*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2002, 567 pages. On trouvera l'original de la lettre dans Freud, *Brautbriefe*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1988.

Freud une forme d'exil qui les conduit dans la capitale de l'Empire des Habsbourg, puisqu'elle fuit la faillite et vient chercher asile et travail dans la grande ville. C'est aussi un exil qui conduira Freud à quitter Vienne en juin 1938 presque contre son gré. Il fuira alors la menace nazie après l'invasion de l'Autriche le 12 mars 1938. On sait que beaucoup le pressaient de quitter Vienne depuis longtemps, en raison des menaces et persécutions croissantes que subissaient les juifs, et qu'il refusait de partir. Il semble qu'Ernest Jones et Marie Bonaparte aient déployé des efforts immenses pour le convaincre de prendre le chemin de l'exil.

Pourquoi ne voulait-il pas partir ? Est-ce en raison d'un puissant attachement qui le liait à cette ville, qui fut pour ainsi dire la ville de sa vie ? En effet, Freud a vécu à Vienne pendant plus de 78 ans, 78 des 83 années et demie que compta sa vie. Il fut l'homme d'une seule ville. Il ne la quitta jamais pour s'établir ailleurs en Autriche ou à l'étranger, si ce n'est pour les vacances, des voyages, des congrès ou des conférences. Cessant ses voyages à l'étranger vers le milieu des années 20 et passant ses dernières vacances hors de Vienne à l'été 1930, il y demeura presque exclusivement à la fin de sa vie. Pourtant, il n'est pas certain que Freud ait voué à sa ville un amour sans faille. Enfant, d'abord, le déménagement à Vienne représenta pour lui l'abandon d'une vie libre et gaie à la campagne, dans la région de Freiberg, pour l'âpreté de la vie citadine. Plus tard, son ambivalence à l'égard de Vienne pu s'exprimer plus clairement. Ainsi il émit parfois le désir d'émigrer. Pourtant, il ne quitta jamais la ville, restant solidaire de son destin : il y demeura durant toute la Première Guerre mondiale et pendant les années d'après-guerre, qui virent le pays mourir de faim et lui privé de clientèle et de ressources. Mais sa ville ne lui rendit jamais la pareille. Vienne semble, en effet, s'être montrée avec Freud d'une grande ingratitude, et ce avec tant de constance qu'on comprend que Freud ait développé une certaine ambivalence à son endroit. On peut comprendre qu'elle l'ait mis au banc, qu'elle lui ait témoigné indifférence ou mépris, qu'elle se soit offusquée, quand ses découvertes étaient toutes neuves et auraient pu déconcerter d'autres villes. Mais Vienne persévéra dans cette voie. Elle opposa toujours à Freud tracasseries et rebuffades et lui opposa un clair déni de reconnaissance, même quand celui-ci devint célèbre, et que la science qu'il avait inventée se fut exportée dans le monde

entier. Il ne reçut jamais en Autriche de consécration officielle, n'obtint jamais de chaire à l'Université et resta toujours exclu des milieux scientifiques viennois. On a pu dire que cet ostracisme aurait joué un rôle dans le fait que Freud n'eut jamais le prix Nobel... Mais, que l'ambivalence de Freud vis-à-vis de Vienne, faite d'attachement et de répulsion, ait pu être causée par la façon dont la ville le traita, n'explique pas tout.

Freud a beaucoup travaillé à montrer que la vie de sentiment des hommes est composée de couples d'opposés qui coexistent. La notion d'ambivalence désigne, en effet, l'existence simultanée chez un même sujet à l'égard d'un même objet ou d'une même personne de sentiments ou d'attitudes opposés, au premier chef l'amour et la haine. Bien entendu, cette ambivalence des sentiments n'est possible, le plus souvent, que dans la mesure où l'une des tendances reste inconsciente ; et les opposés ne sont que très rarement présents ensemble à la conscience chez l'adulte, si ce n'est dans la passion amoureuse la plus extrême. Bien sûr, l'ambivalence des sentiments n'est normale que jusqu'à un certain point, et un haut degré d'ambivalence se rencontre le plus souvent chez les personnes névrosées. Néanmoins, ces restrictions ne doivent pas nous cacher que, dans la vie psychique, l'ambivalence est la règle. Ainsi, Freud explique que les sentiments opposés coexistent l'un à côté de l'autre pendant assez longtemps dans la vie d'âme consciente de l'enfant. Tout sentiment serait par nature double, même si l'un des deux aspects reste dissimulé : « Or une telle hostilité dissimulée dans l'inconscient derrière un tendre amour, on la trouve dans presque tous les cas de liaison intense du sentiment à une personne déterminée, c'est le cas classique, le prototype de l'ambivalence des motions de sentiment humaines¹. » À cette ambivalence fondamentale, doit être rapporté un grand nombre de phénomènes relatifs à la vie psychique : le fait qu'un vif sentiment d'amour et un non moins vif sentiment de haine soient si souvent réunis chez la même personne, le tabou, le

1. « Totem et Tabou, Quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés », 1912-1913, p. 189-385, in Freud, *Œuvres complètes*, Psychanalyse, XI, 1911-1913, *Totem et Tabou, Rêves dans le folklore, Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique, Sur la dynamique du transfert, Autres textes*, 1998, 2^e éd. 2005, 422 pages, p. 267.

fait que dans le rêve beaucoup de représentations sont porteuses de significations opposées, que Freud nomme « la mise en équivalence des contraires dans le rêve », le rapport duel de l'espèce humaine à la divinité, les sens opposés de certains mots en particulier dans les langues primitives, etc. Il en vient alors à tenir l'ambivalence ou la coexistence des contraires pour un trait archaïque général de la pensée humaine, qui se serait maintenu au fil du temps :

« Nous ne pouvons aller jusqu'à affirmer que l'ambivalence des investissements de sentiment est une loi psychologique d'une validité générale, qu'il est tout à fait impossible d'éprouver un grand amour pour une personne sans s'y adjoindre une haine peut-être aussi grande ou inversement. L'être normal et adulte réussit sans aucun doute à séparer les deux positions l'une de l'autre, à ne pas haïr son objet d'amour et à ne pas avoir aussi à aimer son ennemi. Mais cela semble être le résultat de développements ultérieurs. Dans les premières phases de la vie amoureuse, l'ambivalence est manifestement la règle. Pour beaucoup d'êtres humains ce trait se trouve conservé pendant toute la vie ; chez les névrosés de contrainte, il est caractéristique que, dans leurs relations à l'objet, amour et haine se contrebalancent. Pour les primitifs également, nous pouvons affirmer la prépondérance de l'ambivalence¹. »

Si Freud a pu manifester assez ouvertement envers Vienne une certaine ambivalence, il paraît avoir toujours beaucoup aimé l'Angleterre. Il semble avoir parfois rêvé d'Angleterre, où il avait d'ailleurs de la famille — en particulier son demi-frère, Emmanuel. Il parlait en outre un anglais parfait, écrivit certains textes en anglais, et aida lui-même à revoir l'édition de la traduction de ses œuvres complètes dans cette langue. C'est d'ailleurs Londres qu'il choisira en 1938 comme terre d'accueil, Londres qui lui réservera un accueil très chaleureux. Il y mourra et son corps sera incinéré à Golder's Green.

1. « De la sexualité féminine », 1931, p. 7-28, in Freud, *Œuvres complètes*, Psychanalyse, XIX, 1931-1936, *Nouvelle Suite des leçons, Autres textes*, 1995, 374 pages, p. 19-20.

Freud et les livres

« J'appartenais entièrement aux livres¹... »

Si sa famille vit dans une grande pauvreté matérielle, sa richesse culturelle est grande. C'est un milieu cultivé. Son père, Jacob Freud, organise le début de son éducation, avant son entrée au lycée à neuf ans, où il réussit brillamment, restant premier de sa classe pendant sept ans. Ainsi les parents de Freud semblent toujours avoir stimulé son goût de l'étude et sa curiosité. Sa passion pour les livres, les idées mais aussi les productions de l'imagination — rêves, mythes, etc. — remonte à loin. Il aurait ainsi dans sa jeunesse dévoré tout ce qui lui passait sous la main, lisant du Shakespeare dès l'âge de huit ans ! Il aurait aussi commencé très tôt à lire la Bible, lecture qui aura une grande influence sur sa pensée et certains de ses centres d'intérêt, comme la figure de Moïse. Freud semble également avoir toujours aimé écrire. D'une façon générale, il est animé d'un double désir, le désir de savoir et celui de prouver sa valeur, désirs qui s'identifient chez lui. Ce désir de savoir ne l'abandonnera pas, s'identifiant toujours pour lui avec l'envie de vivre. Il est vrai que toute cette vie fut consacrée à la découverte, au développement et à la défense d'une science nouvelle : la psychanalyse.

La question. Psychanalyser Freud ?

Nous venons de livrer quelques informations sur l'enfance et la jeunesse de Freud. Nous n'en possédons pas beaucoup et Freud, à la fois par discrétion, par pudeur et pour protéger ses proches, en dit le moins possible. Ce n'est d'ailleurs pas là notre objet, puisque nous ne cherchons pas à retracer la vie de Freud, à écrire sa biographie — d'autres l'ont fait brillamment — mais à introduire les découvertes et les concepts du père de la psychanalyse.

Certaines des formules employées dans notre brève évocation de la jeunesse de Freud ont pu intriguer. Nous avons ainsi évoqué le grand amour que lui a porté sa mère et lié celui-ci au sentiment de confiance qui semble animer Freud, ainsi que le difficile voyage en train pour

.....
1. *OC III, op. cit.*, p. 267.

rejoindre Vienne, quand il avait quatre ans, suggérant le caractère traumatisant de celui-ci. Nous avons parlé également de l'épisode du bonnet dans la boue raconté par son père, qui aurait été déterminant dans la formation de son caractère, mais aussi de l'ambivalence de son sentiment à l'égard de sa ville et aussi de son désir de prouver sa valeur... Est-ce dire que nous voulons psychanalyser Freud ou expliquer ses recherches et théories de la maturité par les événements de son enfance, voire montrer que son œuvre fut déterminée par ses premières expériences, par son milieu familial ? Ce n'est pas le cas : il ne s'agit pas de spéculer sur la psychologie du personnage, mais de faire voir à quels problèmes répondent les concepts que Freud a introduits. S'il n'est pas question ici de psychanalyser Freud, le lecteur peut se demander si cela serait au moins possible. Et d'abord psychanalyser serait-ce vraiment cela, montrer que le déroulement d'une vie est conditionné par une enfance ?

D'abord, est-il possible de réaliser aujourd'hui la psychanalyse de l'homme que fut Sigmund Freud ? Rien n'est moins sûr. En effet, la psychanalyse n'est pas une opération extérieure qui serait conduite par un tiers sur un objet passif et docile. On ne se fait pas analyser comme on peut se faire coiffer, maquiller ou habiller, en restant immobile. L'emploi du passif est maladroit : il serait plus exact de dire qu'on est en analyse. Certes, il y a un psychanalyste, mais il y a aussi un patient. On a parlé d'« analysé », mais certains ont préféré le terme d'« analysant », afin d'insister sur le caractère actif de celui qui fait une psychanalyse : celui-ci ne vient pas recevoir de son analyste un contenu d'informations et de théories, dont la simple communication suffirait à résoudre son mal-être et ses problèmes. Il ne vient pas à un cours magistral, où seraient enseignées les différentes théories psychanalytiques. Il engage, grâce à l'aide de son analyste et grâce à la situation analytique, au « cadre », un travail sur soi, que lui seul peut mener. Il va être en quelque sorte l'acteur de sa cure, car lui seul est en possession du matériau de ce travail, lui seul peut se remémorer. La présence de l'analyste, ses questions, ses silences, ses propositions d'interprétation sont certes indispensables. Il n'est guère possible de faire tout seul chez soi — ou très imparfaitement et très partiellement — une psychanalyse. C'est bien parce que les gens ont le sentiment ne pas parvenir à se sortir seuls de leurs difficultés psychologiques, qu'ils vont quérir de l'aide auprès d'un analyste.

Mais, cela ne veut pas dire que la solution vienne de lui. Freud souligne d'ailleurs que le patient doit venir lui-même à la conscience de ce qu'il refoule. L'analyse peut bien avoir saisi depuis longtemps ce qui se passe, comment son patient fonctionne et quels mécanismes psychiques sont en jeu dans sa névrose. Si l'analyste n'est pas passif et cherche des interprétations, la difficulté est alors pour lui de trouver le moment opportun pour s'en ouvrir à son patient :

« – Quand vous avez trouvé les bonnes interprétations, une nouvelle tâche s'impose. Il vous faut attendre le bon moment pour communiquer votre interprétation au patient avec quelque perspective de succès.

– À quoi reconnaît-on chaque fois le bon moment ?

– C'est question de flair, un flair qui peut être considérablement affiné par l'expérience. Vous commettez une faute grave si, par exemple, dans vos efforts pour abrégé l'analyse, vous jetez vos interprétations à la tête du patient dès que vous les avez trouvées. Vous obtenez par là, chez lui, des manifestations de résistance, de récusation, d'indignation, mais vous ne parvenez pas à ce que son moi s'empare du refoulé. Le précepte, c'est d'attendre qu'il s'en soit suffisamment approché pour que, sous la conduite de l'interprétation que vous proposez, il n'ait plus que quelques pas à faire¹. »

Celui qui entreprend une analyse n'est donc pas passif mais acteur de son analyse. Il n'est pas docile non plus. Freud dit ici qu'il développe des résistances : il résiste à la reconnaissance du refoulé. Il est venu trouver l'analyste pour aller mieux, mais le traitement n'a rien d'automatique, si bien que Freud peut dire du patient « qu'il ne veut absolument pas recouvrer la santé². » L'analyste doit en effet l'aider, dans la mesure du possible, à vaincre les résistances que celui-ci oppose au progrès de la cure, et à renoncer aux bénéfices secondaires que lui procurait son état de maladie.

1. « La question de l'analyse profane. Entretiens avec un homme impartial », 1926, p. 1-92, in Freud, *Œuvres complètes*, Psychanalyse, XVIII, 1926-1930, *L'Analyse profane, L'Avenir d'une illusion, Malaise dans la culture, Autres textes*, 1994, 408 pages, p. 45.

2. *Ibid.*

L'analyse est donc une démarche personnelle, qui implique celui qui l'entreprend et qui exige de lui qu'il s'engage véritablement dans le traitement. Celle-ci tient en outre à la relation originale et singulière qui se noue entre le patient et l'analyste, relation qui ne possède pas d'équivalent dans la vie courante. La conduite de la cure tient pour beaucoup à cette situation relationnelle particulière. Par exemple, l'analyse des sentiments de transfert tendres ou hostiles que l'analysant développe à l'égard de son analyste vont permettre d'éclairer la genèse de ses symptômes et son histoire.

Par conséquent, il semble vide de sens de tenter une psychanalyse de Freud. Aucune des conditions requises par l'analyse ne paraît réunie. En effet, nous ne sommes pas analystes. Et même si nous l'étions, Freud, lui, n'est pas là, dans notre cabinet, travaillant à se remémorer ses propres conflits refoulés ou à interpréter ses rêves. Sans l'analysant et hors du cadre analytique, point d'analyse. Freud a d'ailleurs beaucoup insisté sur le fait que l'interprétation d'un rêve exigeait la présence et les associations du rêveur, car celle-ci met en jeu un matériel personnel. C'est pourquoi il ne donne qu'une bien maigre interprétation des trois rêves de Descartes que lui soumet Maxime Leroy, évoquant simplement un type de rêves, les « rêves d'en haut », en vertu de « l'impossibilité d'interpréter le rêve si l'on ne dispose pas des associations du rêveur s'y rapportant¹... » : « Travailler sur des rêves sans pouvoir obtenir du rêveur lui-même des indications sur les relations qui peuvent les relier entre eux ou les rattacher au monde extérieur — et c'est bien le cas lorsqu'il s'agit des rêves de personnages historiques — ne donne en règle générale, qu'un maigre résultat². » Sans ces associations, il s'avère impossible de retrouver les connexions cachées, bizarres, parfois comiques ou spirituelles qui existent entre le substitut que constituent le contenu manifeste du rêve et un élément du rêve latent : « Il n'est souvent pas possible de donner de telles interprétations par soi-même ; aucun homme sensé ne pourrait deviner la connexion existante. Ou bien le rêveur nous donne la traduction d'un seul coup, par l'idée qui lui

-
1. « La nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », 1933, p. 83-268, in *OC XIX, op. cit., XXIX^e Leçon : Révision de la doctrine du rêve*, p. 88.
 2. « Lettre à Maxime Leroy sur un rêve de Descartes », 1929, p. 231-240, in *OC XVIII, op. cit.*, p. 235.

vient directement — lui le peut en effet, car c'est chez lui que s'est établie cette formation substitutive — ou bien il nous livre tant de matériel que la solution ne nécessite plus de perspicacité particulière, mais s'impose comme nécessairement. Si le rêveur ne nous aide pas d'une de ces deux façons, l'élément manifeste en question nous restera d'ailleurs éternellement incompréhensible¹. »

De même que l'interprétation des rêves au moyen d'une grille de rêves-types est insuffisante, de même l'analyse-type ou la cure-type n'existe pas. Celle-ci ne consiste jamais à appliquer à un cas des explications toutes faites et toutes prêtes, en se contentant d'évoquer comme un sésame le complexe d'Œdipe ou le complexe de castration. Nous venons de dire qu'on ne pouvait pas se passer de la présence d'un analyste pour poursuivre une analyse. Pourtant, l'analyse a aussi une fin. Le but n'est pas de rester toute sa vie en analyse, et la cure doit trouver un terme. Alors, au terme de l'analyse, dans l'idéal, nous dit Freud, tout se passe comme si le patient emportait son analyste avec lui, car il est devenu capable, dans une certaine mesure, de s'auto-analyser.

Plusieurs objections se présentent ici. D'abord, Freud s'est lui-même auto-analysé. Pourquoi ne pas alors pratiquer des analyses solitaires à domicile portant sur soi ou sur autrui ? La réponse est aisée. Comme Freud a été le découvreur d'une science et d'une forme de thérapie, il n'est parvenu que progressivement à la forme accomplie et satisfaisante de ses premières intuitions. Inventeur de la psychanalyse, il a bien fallu qu'il tâtonne. Comme initiateur de la technique, il n'a évidemment pas pu en bénéficier. Ainsi son auto-analyse, qui l'a pourtant mis sur la voie d'importantes découvertes, n'est-elle pas le modèle du traitement psychanalytique accompli.

Ensuite, nous venons de dire que, sans analyste, il n'est pas de psychanalyse. Pourtant, Freud n'a-t-il pas passé sa vie à montrer l'intérêt de la psychanalyse pour les nombreux domaines d'étude, que sont la psychologie, la linguistique, la philosophie, la biologie, l'histoire du développement, l'histoire de la culture, les sciences et arts, la

1. *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 1915-1917, in *OC XIV*, 2000, 516 pages, p. 241-242.